



Catherine Soullard

Un homme qui dort



sur le film de Georges Pérec et Bernard Queysanne

C'est un film signé Georges Pérec et Bernard Queysanne, d'après le livre de Georges Pérec. Il est sorti en 1974, a obtenu le prix Jean Vigo, est passé pendant six mois dans une seule salle de cinéma (« Le Seine ») aujourd'hui disparue, fut encensé par la critique, sélectionné dans de nombreux festivals, présenté dans de nombreux pays, mais ne fut jamais acheté. Faute d'argent, le film disparaît jusqu'à ce que Gérard Vaugeois tire de nouvelles copies en 1990. Une seconde fois, la critique est unanime, une seconde fois le film est projeté jusqu'à l'usure des copies. Restauré et présenté en 1999 sur Arte par Bernard Queysanne, lors d'une soirée Pérec, il disparaît une nouvelle fois. Il est sorti récemment en DVD, produit par « La vie est belle ».

C'est un film en noir et blanc photographié par Bernard Zitzermann. On y voit Paris, Paris désert et rêvé, vidé, Paris des aubes sanglantes, où le temps d'un bras qui s'abat, on hésite, a-t-on bien vu, un cheval s'écroule, mort, d'un coup de merlin entre les yeux, Paris des solitudes, des squares et des bancs, des arbres, des grilles, et des bords de Seine, du métro aérien et des escalators, des bus qu'on prend au vol, des passages au creux des grands boulevards, des hautes façades longées, Paris des nuits qu'on arpente sans plus de valeur ni d'éminence pour atteindre le vide, l'étal, l'égal.

Il y a des flippers dans les cafés, des pavés dans les rues, des francs, billets et pièces, des enseignes « Aux cent mille corsages ». « Le Monde » est 5 rue des Italiens, les règles des écoliers sont en fer ; en ce temps-là, surtout, il y a le cinéma, les ouvreuses, la lumière du projecteur et la fascination. Il y a la tristesse qui ne s'arrêtera jamais et l'eau de la bouilloire sur le Nescafé filtre. Le texte de Georges Pérec, à la deuxième personne du singulier, est lu par Ludmila Mikael, pour le « tu », pour le « lu », pour l'adresse et l'effet de miroir, parce que chacun de nous à chaque minute de ces soixante dix-sept minutes se glisse sur l'écran, derrière le monde, entre les images et les mots, dans la peau de Jacques Spiesser, et dans ses yeux qui ne cillent pas, et ses buts dérisoires sont devenus les nôtres. Ce film est une expérience.

Pour le tic tac du réveil, pour le ploc ploc de la goutte d'eau qui tombe dans le lavabo du palier des chambres de bonne, pour le cling cling du billard et le rebond de la bille d'acier, pour les piétinements des hommes et des machines, pour les cloches de Saint-Roch, pour la rumeur de la ville et le silence toujours brouillé, jamais pur, comme la vie, comme le sens. Le temps ne s'arrête pas, il bat. Quelque chose se perd, qui n'adhère plus. Pour les répétitions, les tournolements, les vrilles de l'escalier à vis et de la coupole, pour tous les oculus et les regards mobiles circulaires dans les rues au-dessus des feux de circulation, pour Mantegna, pour Magritte. Ce film rend visible l'invisible.

Pour le miroir cassé et pour ses trois espaces qui découpent, scandent le visage de Spiesser, comme des mouvements du film, de la rupture au retour, pour le jeu des fissures au plafond et ailleurs, pour l'attente et l'oubli, pour le rai de lumière sous la porte de la mansarde. Quelque chose s'est perdu. La ville est grande, il n'y a plus de refuge, il faut bien durer. Pour les trois paires de chaussettes qui flottent dans la bassine

de plastique rose, pour les réussites sur le lit et les quatre as manquants, pour les châteaux d'allumettes. Il faut apprendre tout ce qui ne s'apprend pas, la solitude, le silence, la patience et même l'indifférence, se désencombrer et atteindre aux gestes inhabités, au neutre, au non-vouloir, à la vie annulée.

Il n'y a plus de projections mais une forme d'absence qui déborde l'écran et s'étend par le timbre d'une voix, par les longs plans séquences, les fondus enchaînés et la polysémie des transparences, par les miroitements du noir, du blanc, et la magie parfois d'une profondeur de champ. Les travellings sont avant et arrière. On ne peut rien faire contre les rêves. Quelque chose s'est perdu. L'image se décolore, noircit, s'efface, les rues s'élargissent, la voix s'accélère, on peut aussi fermer les yeux, écouter la bande-son de Jean-Pierre Ruh, beauté.

Il y a ce rouge à peine perceptible, l'a-t-on rêvé aussi, qui suit celui qui marche rue des Envierges, sur les pavés de la rue de Transvaal, est-ce le désir qui renaît à cet angle où le jeune homme tourne, villa Faucheur, c'est à Belleville, il disparaît et il revient rue Vilin où Pérec vit le jour. Pour ces signes, ces décalages, du livre au film, ces différences, ces pistes, et ces fausses pistes.

La caméra haute dans le ciel montre les toits de Paris, file sur une mansarde, y attrape un visage, descend sur les trottoirs, dans la ville, déambule et remonte là-haut sur les toits dans le ciel. La fin est le début. Refuser est inutile, dit le texte, il n'y aura pas de miracle, rien ne s'est passé, et pourtant si.